

LE PLANTAUREL : MILIEU PHYSIQUE ET MILIEU HUMAIN

Max DAUMAS,

Professeur à l'Université d'Orléans.

Il est délicat pour un Ariégeois d'adoption de prétendre présenter cette région du Plantaurel à des membres de vieilles familles qui la connaissent depuis plus longtemps que lui. Il ne peut être question dans ces conditions que d'une sorte de devoir de vacances, d'exercice de révision pouvant servir d'introduction aux excursions qui doivent clore ces journées et permettre de dégager les traits originaux, physiques aussi bien qu'humains, par rapport à l'ensemble pyrénéen et aquitain, de ce pays où vécurent les ancêtres de ces trois familles dont les descendants se retrouvent aujourd'hui.

La présence du Plantaurel, gradin entre la montagne et la plaine, est une des originalités de l'Ariège. Les chaînons qui le constituent disparaissent en effet vers l'Ouest, où les Pyrénées plongent brutalement sur leur avant-pays, comme on peut le constater à Tarbes qui, à 280 mètres d'altitude, est dominée par la puissante masse du Pic de Midi de Bigorre qui s'élève d'un seul jet jusqu'à 2 872 mètres. A l'Est au contraire, le système va s'étaler dans le vaste ensemble des Corbières qui ressemblent davantage aux garrigues du Bas-Languedoc qu'aux Pyrénées qu'elles isolent des plaines du Lauragais.

Le trait majeur du Plantaurel, c'est la simplicité et la régularité des accidents du relief. On est en présence en effet d'une succession régulière de crêtes et de couloirs qui s'étendent sans solution de continuité sur des dizaines de kilomètres.

Nous sommes ici même sur la plus célèbre de ces crêtes, celle du Plantaurel proprement dit qui a donné son nom à toute la région bien qu'elle ne soit pas la plus haute. Elle se tient à peu près constamment aux environs de 500 mètres. Mais elle frappe par la fière allure de son abrupt, dû au plongement vers le Nord d'un double banc de calcaires résistants, et par son exceptionnelle ampleur puisqu'elle s'étend de l'Aude au-delà du Volp sur près de 80 kilomètres avec un tracé à peu près rectiligne.

Devant nous vers le Sud s'allonge une autre crête, armée par les grès que franchit l'Ariège à Labarre. Elle s'élève jusqu'à 600 mètres, mais apparaît plus massive, d'altitude plus variable que le Plantaurel et elle disparaît dans le Couserans. Si aucun nom d'ensemble ne la désigne, elle n'en joue pas moins un grand rôle dans la géographie humaine ainsi d'ailleurs que dans l'histoire des trois familles, car c'est là que les verriers de la région du Mas-d'Azil trouvaient le sable siliceux libéré par la décomposition du grès.

Au-delà apparaissent d'abord une réplique locale du Plantaurel dans l'éperon calcaire bordé d'abrupts, en forme de fond de bateau renversé que traverse l'Arize au Mas-d'Azil, ensuite une série de dômes calcaires, lourdes bosses qui culminent au Lion de Caralp (739 mètres) : c'est un élément un peu étranger au système du Plantaurel mais qui ici, dans ce secteur de l'Ariège, s'y soude étroitement.

Si maintenant nous nous tournons vers le Nord, nous apercevons la dernière de ces crêtes, c'est le lourd escarpement que l'on doit gravir pour gagner le Carla-Bayle, ultime rempart au-dessus de la plaine, à plus de 500 mètres d'altitude. Limite entre le Bassin Aquitain et le monde Pyrénéen, il doit son existence à la puissante accumulation des poudingues de Palassou, ainsi appelés du nom d'un géologue du XVIII^e siècle.

Entre ces crêtes s'étendent de longs couloirs longitudinaux dans lesquels se nichent la plupart des villages et des hameaux et se glissent les routes. Ils sont dus à des formations tendres, marnes ou argiles, aisément déblayées par l'érosion, à moins qu'il ne s'agisse, dans le cas de Baulou, d'un bloc de calcaires affaissés dans lesquels s'enfouissent les eaux dévalant des versants imperméables et donnant ainsi naissance à la rivière de Labouiche. Ces couloirs, malgré leur longueur, ne sont parcourus que par des ruisseaux insignifiants, tel celui de Gabre. Les principaux cours d'eau, venus soit de la bordure méridionale du Plantaurel (Le Volp, la Lèze), soit de la montagne pyrénéenne (l'Arize, l'Ariège), traversent en effet perpendiculairement les accidents du Plantaurel. Leurs vallées, qui s'élargissent à la traversée des couloirs marneux, se resserrent en étroites cluses à travers les bancs calcaires ou gréseux, seuls passages utilisés par l'homme d'où leur nom local de « Pas ». Ces portes se présentent différemment selon la puissance du cours d'eau et l'histoire géologique des vallées. La cluse de l'Ariège, largement burinée par une langue des glaciers quaternaires qui parvenait probablement jusqu'à Varilhes, se présente comme une importante trouée dont Foix garde le débouché. Dans les autres vallées, aux cours d'eau plus modestes et qui n'ont pas été englacées, les cluses sont plus étroites, ainsi pour l'Arize les gorges entre Durban et Clermont, le Pas de Sabarat, et pour la Lèze le Pas del Roc. Parfois enfin n'existe aucune trouée à l'air libre, et l'Arize au Mas-d'Azil, le ruisseau du Carol au Portel ne franchissent le Plantaurel que par un cours souterrain.

En résumé, ce secteur azilien du Plantaurel présente un relief original ; une fine ciselure de longues crêtes et de couloirs intermédiaires, à la circulation difficile dans le sens méridien du fait de l'étroitesse des cluses, de la subhorizontalité des hauteurs que n'échancrent que faiblement seuils et cols, contrastant avec la montagne pyrénéenne où de larges et profondes vallées séparent de puissants massifs. Un certain isolement a donc régné dans le passé jusqu'à ce que les techniques modernes aient permis un déblocage du pays. Pour expliquer les traits de ce relief, il convient de retracer rapidement l'évolution géologique.

N'en retenons que quelques étapes essentielles. C'est tout d'abord la présence aux ères secondaire et tertiaire d'une avant-fosse au pied d'une première ébauche des Pyrénées, de profondeur variable ce qui explique l'extrême variété des bancs sédimentaires qui, réagissant plus tard différemment à l'érosion, provoqueront une grande différenciation du relief. La plasticité des marnes et des argiles, la relative faiblesse des forces orogéniques dans la région sont de leur côté responsables de la régularité des plissements survenus à l'ère tertiaire, cette succession de voûtes et de berceaux, d'anticlinaux

et de synclinaux. Mais en fait, dès la fin de l'ère tertiaire, tous ces plis se trouvaient grossièrement nivelés, à l'exception sans doute de quelques lourdes protubérances comme le Signal de Cabanères, la Serre d'Unjat, par une vaste surface tranchant les voûtes anticlinicales et faisant affleurer et apparaître ainsi, en longs rubans, les différents bancs sédimentaires. C'est sur cette surface que vont s'établir les cours d'eau ce qui explique leur tracé perpendiculaire aux anciens plis, désormais nivelés, dont il ne restait plus que les racines. L'érosion quaternaire se bornera en gros à débayer les affleurements tendres, laissant en saillie les bancs de roche dure dont les sommets, témoins de l'ancienne surface, resteront subhorizontaux.

Une grande variété de paysages, surprenante pour une région aussi modeste, est la conséquence de la présence de ce relief si fouillé dans le détail, de la diversité des altitudes, des expositions, du matériel rocheux et des sols. C'est ce que nous pouvons constater sans sortir de la commune de Gabre que nous avons sous les yeux.

La soulane calcaire du Plantaurel, appelé ici la Coudère, offre d'incontestables affinités méditerranéennes, avec ses boisements de chênes-pubescents mais aussi de chênes-verts auxquels se mêlent arbousiers, thyms, lavandes, c'est-à-dire une végétation à feuilles persistantes qui fait le charme des promenades d'hiver sur cet abri ensoleillé, malheureusement souvent dégradée dans le passé et qui fait place par endroits à une maigre pelouse.

Les pentes adoucies sculptées dans les marnes et dans les argiles, tapissées d'un sol lourd analogue au Terrefort du Toulousain constituent, quand elles sont exposées au Midi, un bon terroir généralement défriché, voué ici, à Gabre, à la culture du blé et du maïs, tandis que dans la combe du Mas-d'Azil, abritée des vents de l'Ouest par une boucle du Plantaurel, ces pentes marneuses portent des cultures délicates, vignes, pêchers, abricotiers, cultures maraîchères.

La serre des grès de Labarre, au sol médiocre, le « Terredoux », est peu favorable aux cultures qui se cantonnent sur les sommets, là où subsistent des vestiges de l'ancien aplanissement, tandis que le revers tourné vers le Nord est resté boisé, essentiellement de feuillus, chênes pédonculés, bouleaux, tilleuls, châtaigniers, etc...

Enfin dans les fonds de vallon peu ensoleillés prédominent herbagés et bois avec des essences d'ombre, les chênes y cédant souvent la place aux hêtres aux sous-bois sombres et moussus.

Il est rare de pouvoir passer sur d'aussi courtes distances de la hêtraie d'affinités atlantiques aux boisements de chênes-verts et aux landes d'affinités méditerranéennes, proches des garrigues.

S'il est pittoresque et varié, ce secteur azilien, trop accidenté, longtemps trop isolé ne constitue pas un « bon pays ».

L'agriculture traditionnelle y était en effet médiocre. Les bons terroirs aptes à la culture sont rares, ils se localisent dans quelques sites favorables, étendues planes des fonds de vallée alluviaux s'élargissant entre les gorges et portant les prairies, versants adoucis des

soulanes ou des sommets aplanis voués aux céréales sur les terreforts, aux pommes de terre sur les terredoux. Ce morcellement des terroirs cultivables explique, ainsi que la date relativement tardive de l'occupation humaine, la dispersion de l'habitat : on est en présence, selon l'étendue de l'espace agricole environnant, d'écartés, de hameaux ou de villages. Mais la plus grande partie des finages était déjà, dans l'ancien régime agraire, couverte de landes et de forêts dont on essayait de tirer le meilleur profit possible par le pâturage, la cueillette, le ramassage des champignons et des châtaignes, l'exploitation du bois, etc...

La médiocrité de la vie agricole, le sous-emploi de la main-d'œuvre paysanne, les richesses forestières ou minières ont donné une grande importance aux activités artisanales, dont la plupart n'ont eu il est vrai qu'une existence difficile à cause de l'isolement et de l'éloignement des grands centres de consommation. Les ateliers textiles étaient nombreux tout le long du Plantaurel, du Volvestre au Pays d'Olmes. La petite métallurgie était représentée par la clouterie de la Barguillère, les sonnailles pour le bétail dans le Pays d'Olmes. On fabriquait des peignes avec des cornes et surtout du buis non seulement à Bélesta mais encore dans la région du Mas-d'Azil. Les métiers du bois étaient largement répandus, fabrication de futailles, de portes, de sabots, etc... La puissance des bancs d'argile permettait de faire fonctionner une foule de briqueteries et de tuileries, on en comptait 24 à Baulou au début du xx^e siècle encore. Quant à la plus noble et à la plus célèbre de ces activités, la verrerie, elle trouvait ici des conditions favorables grâce à la présence des deux produits de base, le sable, lié surtout à la décomposition des grès de Labarre et exploité de Cadarcet à Pointis, le bois, abondant dans la région. Cela n'y suffisait d'ailleurs pas, et, à la différence des autres métiers, il y fallait aussi, outre des privilèges royaux d'exploitation, des capitaux, des connaissances techniques, une organisation commerciale. Aussi cette activité fut-elle étroitement associée aux privilèges des gentilshommes verriers qui lui donnèrent son essor dans le Plantaurel à partir du xvi^e siècle.

C'est donc la variété des ressources, non la richesse agricole, qui explique qu'il y ait eu dans la région jusqu'au milieu du xix^e siècle une population fort nombreuse, 11 484 habitants dans l'ensemble du canton du Mas-d'Azil en 1851, et 676 à Gabre en 1846. On peut parler d'un véritable surpeuplement, car l'existence de masses humaines aussi considérables ne pouvait être assurée qu'au prix d'un immense effort, qui entraînait une mise en valeur très poussée des finages, jusque dans les terroirs les plus médiocres, et d'un niveau de vie extraordinairement bas, qu'aggravaient encore les structures sociales agricoles.

La région azilienne était caractérisée de ce point de vue par la prépondérance du faire-valoir indirect. La majeure partie des terres était en fermage ou en métayage. Les propriétaires étaient parfois des gentilshommes verriers, mais plus souvent les notables et les bourgeois des petits bourgs locaux. D'après Michel Chevalier (1), le

(1) Michel Chevalier. La vie humaine dans les Pyrénées Ariégeoises, M.-Th. Génin, 1956, 1 064 pages.

seul finage du Mas d'Azil comptait 66 métairies, occupant les trois-quarts de la superficie ; seuls étaient exploités par des paysans propriétaires les jardins, vergers et vignes de la soulane. Cette situation, qui se traduit dans l'habitat par l'existence dans les écarts d'une maison de « maître » à côté de celle du métayer, est très différente de celle de la montagne pyrénéenne, domaine des communautés relativement égalitaires de paysans. A moins qu'il ne cumulé plusieurs métairies, le propriétaire foncier était voué à une vie frugale, mais pour le métayer, les prélèvements effectués sur des récoltes ou un troupeau médiocres se traduisaient par une noire misère : famines et disettes ont duré ici jusqu'au milieu du XIX^e siècle, et jusqu'à la veille de la Deuxième Guerre Mondiale les paysans pour la plupart allaient nu-pieds.

C'est ce qui explique la brutalité des mutations contemporaines. Le fait fondamental, dont nous avons tous été vivement frappés, c'est l'effondrement démographique, très précoce et d'une ampleur rarement égalée dans le reste de la chaîne.

Avec la concurrence de la grande industrie, les activités artisanales ont dû soit s'adapter, ce qui n'a en fait été réalisé que pour le textile du Pays d'Olmes, soit disparaître : ainsi, faute de charbon, de voies ferrées ou navigables, la verrerie n'a pu s'orienter vers une production massive. Quant à l'intensification de la production agricole, elle a été freinée par la médiocrité des conditions naturelles. Les verriers, privés de leur activité traditionnelle, les propriétaires fonciers qui, pour la plupart ne pouvaient se résoudre à vivoter avec le seul produit de leurs métairies, ont donné l'exemple d'un exode souvent très lointain : la diversité des lieux de résidence des participants au rassemblement d'aujourd'hui est une preuve concrète de cette diaspora des de Grenier, de Robert, de Verbizier. Les paysans, qui ne tiraient que de faibles ressources de leur exploitation, ont suivi massivement le mouvement.

Ainsi en peu plus d'un siècle, de 1851 à 1969, la population du canton du Mas d'Azil a-t-elle diminué de quelque 60 %, passant de 11 500 à 4 611 habitants. Dans les petites communes à vocation purement agricole, le recul a été plus net encore, atteignant par exemple près de 85 % à Gabre qui ne compte plus aujourd'hui qu'une centaine d'habitants.

Il y a plus grave. Malgré l'ampleur qu'il a eue dès le XIX^e siècle, le déclin se poursuit encore de nos jours, alors qu'il est enrayé dans la plupart des campagnes de France et d'Europe Occidentale, là où la diminution du nombre d'agriculteurs est compensée par celui des travailleurs des secteurs tertiaire et secondaire, soit au prix de migrations quotidiennes vers les villes, soit par l'implantation d'activités nouvelles en milieu rural, dans les établissements industriels, bancaires, touristiques, etc... Le retour croissant d'une partie des migrants fuyant les nuisances urbaines au moment de la retraite alimente aussi un contre-courant à l'exode rural, faible bien sûr mais pas négligeable.

Pourquoi le déclin se poursuit-il ici ? Il y a à cela me semble-t-il deux raisons essentielles.

Tout d'abord, l'exode agricole reste important, car il est dû non seulement à un accroissement de la productivité qui diminue les besoins en main d'œuvre, mais aussi à un net recul de l'espace exploité. La vie agricole tend à se concentrer sur une superficie de plus en plus réduite, par abandon des terroirs médiocres qu'on avait occupé au moment du maximum démographique, poussé par la nécessité. Alors qu'il y avait à Gabre au début du siècle 360 hectares en champs et en prairies, il n'y en a plus aujourd'hui qu'une centaine. Nous sommes tous témoins de cette irrésistible progression de la lande, de la ronce et des bois qui, en l'espace d'une seule génération parfois, se sont substitués aux labours. Certes la condition des agriculteurs a connu d'incontestables améliorations. Métaillage et fermage sont en net déclin : la disparition est presque totale à Aigues-Juntes, à Baulou, et le faire-valoir direct est devenu très minoritaire à Gabre (5 exploitants sur 18 en 1970) ou au Mas d'Azil (17 sur 83). On se spécialise de plus en plus dans l'élevage, ovin et plus encore bovin. Enfin la taille des exploitations s'est accrue, pour atteindre 24 hectares de surface cultivée à Gabre en 1970. Elle n'en est pas moins insuffisante d'autant plus que chacun a son tracteur et, comme dans le passé, on doit recourir à des activités annexes et notamment exploiter landes et bois qui occupent la majeure partie du sol : cueillette des champignons qui, pour les plus habiles, fournit des ressources non négligeables, forestage, fabrication de tuteurs pour les vignobles du Bas-Languedoc avec le bois des robiniers ou des jeunes châtaigniers et qui parfois, ainsi à Aigues-Juntes, constitue le principal revenu. Cela ne saurait suffire à retenir les jeunes à la terre, les départs continuent et bien des exploitants ne trouvent plus de successeurs dans leur famille.

Par ailleurs, les implantations d'activités non-agricoles n'ont pas pris dans le Plantaurel un développement bien considérable. Il n'y a guère de migrants quotidiens exerçant un emploi dans les villes et les bourgs. Le rayonnement de Foix ne s'étend pas, à l'Ouest de la ville, au delà de Baulou et de Cadarcet. Le recrutement de la Bastide-de-Sérou, du Mas d'Azil ne s'exerce que dans les communes voisines, où il se limite à quelques personnes seulement : dans l'ensemble du canton du Mas-d'Azil, il n'y avait en 1968 que 31 migrants quotidiens pour un total de 931 actifs.

Quant au mouvement de reflux des retraités, il est certes important car l'attachement au pays natal est très vif parmi les Ariégeois qui sont partis, mais il est loin de compenser un exode aussi massif.

Enfin des nouvelles activités ne se sont que très faiblement implantées dans ce milieu rural. Le tourisme n'est pas négligeable, mais il s'agit soit du simple passage de visiteurs attirés par la Grotte du Mas-d'Azil ou par la rivière souterraine de Labouiche, soit de séjours de familles de conditions modestes, vivant sous la tente ou dans des résidences secondaires plus souvent qu'à l'hôtel. La région n'a pas de ce point de vue les possibilités de la haute montagne ariégeoise, où accourent estivants, curistes à Ax-les-Thermes et, en hiver, skieurs dans les stations de neige. De même, les industries sont beaucoup moins importantes que dans l'axe ferroviaire et routier de la vallée de l'Ariège.

Il convient toutefois de distinguer entre les petites communes où les emplois non-agricoles sont rares, car, en dehors des agriculteurs n'y séjournent que des retraités et des estivants, trop peu nombreux pour faire vivre commerçants et artisans, et les bourgs. Ceux-ci résistent mieux. Ils attirent plus de retraités et de vacanciers car ils offrent plus de possibilités, de services, de distractions. Ainsi au Mas-d'Azil en 1975, compte-t-on 78 résidences secondaires sur un total de 612 logements. Là se concentrent les administrations, les commerçants, les artisans, les agences bancaires, les collèges, etc... au service à la fois de la population locale et de celle des communes environnantes. C'est là aussi que se sont ouverts les rares restaurants et hôtels ainsi que quelques modestes établissements industriels, comme la fabrique de meubles qui, au Mas-d'Azil, emploie plus d'une centaine de personnes. Mais ces bourgs arrivent tout au plus à maintenir leur population. Leurs services ne se développent guère, car si le niveau de vie augmente, le nombre de consommateurs et des usagers diminue dans l'ensemble de la « tombée ». C'est ainsi qu'au Mas-d'Azil la population oscille depuis vingt ans autour de 1 500-1 600 habitants :

1954 : 1 534

1962 : 1 643

1968 : 1 682

1975 : 1 568

Leur croissance est donc trop faible pour pouvoir compenser l'effondrement démographique survenu dans le même intervalle dans l'ensemble de la région.

Peut-être l'intensification du mouvement de retour des retraités, la diffusion du tourisme rural parviendront-elles à enrayer cette hémorragie et à rendre sa vitalité à ce pays.

La froide analyse des divers éléments que nous avons passés en revue, relief, climat, végétation, histoire, habitat, économie, démographie, etc... et dont l'influence réciproque constitue l'objet même de la géographie, ne peut suffire à caractériser une région, à comprendre son unité. Celle-ci n'est pas seulement administrative, économique, physique, etc... elle est aussi et avant tout affective, faite de mille liens qui unissent les habitants entre eux avec le cadre de leur existence, liens de parenté, souvenirs personnels, traditions orales, etc... La géographie dite « vécue » recherche dans quelle mesure ces liens, cette unité sont ressentis. Ces espaces dans lesquels on a passé une partie de son existence peuvent constituer pour ceux qui les ont quittés de merveilleux refuges et, pour reprendre une expression de Gaston Bachelard « ces réduits ont valeur de coquille » (2).

Cette notion s'applique admirablement à ce petit pays azilien. Il est peu de régions sans doute où l'on revient aussi volontiers retrouver son passé, ses souvenirs, il en est peu où les liens de parenté soient aussi solides. Le succès de notre rassemblement d'aujourd'hui en apporterait, s'il en était besoin, une éclatante confirmation.

(2) Gaston Bachelard. La poétique de l'espace, PUF, 1957, 215 pages.